

vrir la bouche et, à l'aide d'une cuillère, à lui faire avaler le contenu du verre.

Presque aussitôt le narcotique produisit son effet ; la crise nerveuse prit fin rapidement et, au bout de cinq minutes, Raoul dormait d'un profond sommeil.

— Vous voyez, dit le baron, c'est fini ; il va dormir pendant quelques heures ; et c'est heureux, car il a grand besoin de repos. Quand il se réveillera, il ne se souviendra plus de rien.

— Dieu vous entende, monsieur le baron.

Le domestique, dont la présence n'était plus utile, se retira.

— Maintenant, madame, dit le baron, je vais préparer ma fille à vous recevoir ; tenez-vous à rester ici ?

— Oui. Je désire veiller notre malade jusqu'au moment où vous aurez besoin de moi.

— Soit ; je viendrai vous chercher quand l'instant sera venu.

Le baron sortit. Derrière lui, Carlotta ferma la porte ; puis avec la sollicitude d'une mère qui veille sur son enfant, elle mit sur le front du dormeur un long baiser et s'installa à son chevet.

.....  
En entendant le coup de pistolet, persuadée que son frère venait de se tuer, Henriette voulut, elle aussi, se donner la mort, en se précipitant par la fenêtre sur le pavé de la cour. Mais, heureusement, elle n'eut pas le temps de faire jouer le crémone et d'ouvrir la fenêtre.

Devinant son intention, Dorothée se jeta sur elle et l'enlaça de ses bras robustes.

— Laissez-moi, laissez-moi ! criait la jeune fille affolée, en essayant vainement de rompre le lien qui l'enchaînait ; laissez-moi, mon frère est mort, je veux mourir aussi !

Dorothée restait muette ; elle se contentait de se servir de sa force pour maintenir l'enfant et l'éloigner de la fenêtre.

Elle la ramena pas à pas, soutenant victorieusement la lutte jusqu'au canapé, sur lequel elle parvint à l'étendre.

Henriette était vaincue ; à bout de forces et comme anéantie, elle resta immobile et fondit en larmes.

O'était ce qui pouvait arriver de plus heureux.

La crise fut navrante.

La jeune fille sanglotait, coupant ses hoquets de mots sans suite :

— Mon Dieu !... Horrible !... Malheur !... Mort !... Plus rien !... Perdue !... Raoul !... Maman !...

Et puis "maman, maman !" Toujours ce mot revenait sur ses lèvres.

Maman ! mot doux par excellence, invocation de la douleur, appel suprême de l'enfant au moment du péril ou du chagrin !

Quand Henriette se fut un peu calmée, la pensée lui revint. Soudain elle se rappela.

Un seul coup de pistolet avait été tiré, un seul. Qui donc était mort ? Son frère ou son père ? Doute épouvantable ! Horrible perplexité.

— Je veux savoir, je veux savoir ! s'écria-t-elle, en se dressant debout.

— Ne bougez pas, mademoiselle, attendez, lui dit Dorothée, en se plaçant devant elle, prête à la saisir.

— Mais vous ne comprenez donc pas qu'un effroyable malheur est arrivé ici ? Écoutez, écoutez ces rumeurs, ces bruits de pas, ces cris... Je veux savoir, je veux savoir !

Elle voulut s'élançer vers la porte ; mais elle était brisée, ses jambes fléchirent et elle retomba inerte, comme une masse sur le canapé.

Après l'agitation fébrile, l'engourdissement, la torpeur.

Tout à coup, un pis d'homme retentit dans le corridor. Henriette essaya de se soulever, impossible ; elle ne put que tourner son regard anxieux du côté de la porte.

Les pas se rapprochaient.

Qui venait près d'elle ?

Son père ou son frère ?

La porte s'ouvrit et elle vit son père.

Elle poussa un cri rauque ; puis, d'une voix à peine distincte, elle prononça ces mots :

— Mon frère est mort !

Elle ressentit une douleur atroce, comme si son cœur se tordait sous une main de fer ; la respiration lui manqua et, malgré elle, ses yeux se fermèrent.

Le baron entra, reforma la porte et s'avança lentement, la tête inclinée, comme un homme qui réfléchit.

Ses yeux tombèrent sur un carré de papier qui s'était évidemment échappé de la poche d'Henriette, car il se trouvait près d'elle devant le canapé.

— Tiens, se dit le baron, qu'est-ce que cela ? Une lettre ?

Il se baissa et ramassa le papier.

D'un signe de la main il congédia Dorothée, qui s'empressa de gagner sa chambre.

Le papier était plié en quatre ; le baron l'ouvrit et ne put s'empêcher de tressaillir en reconnaissant l'écriture de son valet de chambre. Il lut rapidement les indications précises remises le matin à Henriette par Landry, indications au moyen desquelles la jeune fille pouvait facilement et sans danger s'échapper de sa prison.

En lisant, le baron était devenu très pâle ; de fauves éclairs sillonnaient son regard, une colère sourde, effroyable grondait en lui.

— Trahi, je suis trahi ! se disait-il mentalement ; et par qui ? Par Frédéric, en qui j'avais une entière confiance. Ah ! le misérable, il s'est laissé corrompre par mes ennemis ; mon valet de chambre est aujourd'hui un espion attaché à mes pas !

Un sourire affreux contracta ses lèvres.

— Heureusement, reprit-il, me voilà prévenu et je saurai veiller. Je tiens Henriette, on ne me l'enlèvera point.

Son premier mouvement fut de faire venir son valet de chambre, de le traiter devant les autres domestiques comme il le méritait, c'est-à-dire comme un valet infidèle, un misérable, et de le chasser ensuite ainsi qu'on chasse un voleur ou un chien galeux.

Mais il réfléchit que cette exécution pouvait avoir des conséquences fâcheuses.

En effet, du moment que le marquis de Chamarande avait acheté et probablement payé au poids de l'or les services de Frédéric et qu'il mettait tout en œuvre pour lui reprendre Henriette sans éclat, c'est qu'il était décidé à ne pas agir ouvertement, à éviter tout scandale. Dès lors, il pouvait se tranquilliser ; il n'avait qu'à rendre plus grande encore la surveillance dont Henriette était l'objet.

Il résolut donc de garder le silence et d'avoir l'air de ne rien savoir.

D'ailleurs, la situation allait changer ; la comtesse Carini était chez lui, prête à agir ; avant la fin de la journée, sans doute, Henriette serait en lieu sûr et absolument à l'abri, cette fois, de toute tentative d'enlèvement.

Si son valet de chambre pouvait devenir gênant, il trouverait bien le moyen de l'éloigner pendant une heure ou deux.

Le baron de Simaise, toujours grand comédien et habile en l'art de feindre et de dissimuler ses impressions, étiquait les flammes de son regard et força sa physionomie à reprendre sa sérénité habituelle.

Il se pencha sur Henriette, et d'une voix douce et tendre, qu'il sut rendre pleine de compassion, il l'appela :

— Henriette, ma fille chérie !

### III

#### MONSIEUR

La jeune fille fit un saubresaut, mais ses yeux restèrent fermés.

— On dirait qu'elle sommeille, murmura le baron.

Il l'appela de nouveau.

— Henriette, Henriette !

Un nouveau tressaillement fit comprendre au baron que sa fille entendait.

Il se pencha davantage et ses lèvres touchèrent le front d'Henriette.